

SN1142-9216

MERCI CLAUDE !!!

La chronique de Julien Védrenne

Dans le dernier numéro de *La Tête en Noir*, Claude Mesplède annonçait qu'il mettait un terme à sa collaboration avec le plus vieux fanzine consacré aux littératures policières arguant de son grand âge et de raisons parkinsonniennes et ce après trente années de bons et très loyaux services. C'est bien évidemment une page qui se tourne et que je regrette personnellement. Au début des années 2000, Claude a été l'un de ceux qui m'ont fait entrer dans le sérail de ces littératures populaires dont je ne peux, ni ne veux me dépêtrer. Internet en était à ses balbutiements et nous étions du forum Rompol (comme « roman policier ») à dissenter et à partager et à écrire quelques bêtises. Par la suite nous sommes rencontrés. Je ne saurais dire dans quel festival même s'il me semble que ça devait être en 2001 au Salon du polar de Montigny-les-Cormeilles. Derrière son air débonnaire, bon enfant et surtout bon vivant, se cachait un homme d'une grande humanité toujours prêt à partager et à donner, doté d'une grande culture. C'est lui qui m'a montré l'exemple. On lui demandait une information, il vous en donnait trois, dix, quarante. On lui demandait de jouer les intermédiaires, alors il vantait auprès de son interlocuteur vos qualités. Un grand monsieur, quoi ! Ancien électricien dans l'aéronautique, normal pour celui qui habite Toulouse, il a été syndicaliste et engagé politiquement à gauche, voire à l'extrême de la gauche. Critique littéraire, il a été directeur de collections. Je me souviens de ses deux collections au Rocher dans des formats semi-poche d'ouvrages ressortis de l'armoire et qui sentaient encore la naphthaline : « Bibliothèque du Mystère » et « Bibliothèque du Suspense ». Il y avait Ursula Curtiss et Mildred Davis. Je m'y suis plongé avec délectation. Par la suite, chez Autrement, il y a eu ces nouvelles urbaines (qu'il affectionne, j'en veux pour preuve l'anthologie *La Crème du crime* établie avec Michel Lebrun, un autre grand monsieur) illustrées de photos dans « Noir urbain ». J'ai découvert quelques auteurs français et puis les incontournables qui y faisaient une apparition. Le 19 avril 1985, il a été l'un des invités de Bernard

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

JAZZ À LA HACHE POUR RAY CELESTIN

Dur, dur d'être un chroniqueur qui a encore quelque chose à dire quand paraissent, sur Internet, des critiques compétentes écrites par des inconnus. Désormais, les maisons d'édition mettent les petits plats dans les grands pour gagner l'opinion du « pékin ordinaire ». Car rien ne vaut une rafale de quatre ou cinq étoiles sur Babelio ou Amazon pour allécher le lecteur perdu dans les offres. Babelio, par exemple, envoie des dizaines d'exemplaires gratuits fournis par les éditeurs à des internautes volontaires tirés au sort. Charge à eux de pondre un avis posté sur le site, voire repris en blog et sur d'autres sites comme Amazon. Cette opération s'appelle « Masse Critique ». Anonyme Masse Critique contre Jérôme Garcin ou Josyane Savigneau. Qui sera le plus prescripteur ? La masse ou l'unique ?

Ray Celestin pour *Carnaval*, son premier pavé de plus de cinq cents pages paru en 2015 au Cherche midi, a bénéficié d'une telle opération. Résultat : plus d'une vingtaine de critiques très positives sur Babelio, certaines développées longuement, sans faute et bien écrites. Le tout si bien argumenté (c'est quand même un gros livre nécessitant des heures et des heures de lecture) que l'on peut se demander si ce n'est pas le comité de la maison d'édition qui s'est chargé du boulot en signant les papiers sous l'identité de la belle-mère de la secrétaire ou du cousin du directeur financier. Mais non, pas de médisance. On va encore dire que l'on fait du mauvais esprit. Toujours est-il qu'à l'occasion de la sortie en poche de *Carnaval* chez 10-18, c'est l'occasion de se faire une idée de la bête.

Ray Celestin est un auteur britannique d'une quarantaine d'années, linguiste et scénariste. *Carnaval*, a été élu meilleur premier roman de l'année 2014 par « l'Association des écrivains

anglais de polar » [c'est la Crime Writers Association qui lui a décerné la John Creasey (new blood) dagger, mais c'est trop compliqué pour la critique]. L'action se déroule en 1919 à la Nouvelle-Orléans pendant la série de meurtres d'un mystérieux *serial killer* à la hache qui massacra près de douze victimes et ne fut jamais découvert. Bonne idée de Ray Celestin : il s'appuie sur une véritable affaire (*The Axeman* a sa fiche sur Wikipedia) dont une lettre délirante (reproduite telle quelle) envoyée par l'assassin à la presse, pour prévenir de son passage telle date juste après minuit et stipulant qu'il épargnera les maisons diffusant du jazz dont il est fan. En bon scénariste, Ray Celestin monte son livre grâce à une structure imparable étayée par sa documentation sur la Nouvelle-Orléans de l'époque (géographie, climat, immobilier et surtout histoire). Cette structure repose sur trois pôles : le premier est occupé par Michael Talbot, un flic intègre marié à une femme de couleur. Le deuxième est tenu par Luca D'Andrea, un flic corrompu par la mafia sicilienne, qui vient de sortir de la prison où l'a mené le premier suite à une infiltration décidée par la hiérarchie. Le troisième pôle est tenu par la jeune Ida Davis, secrétaire ambitieuse de l'agence Pinkerton, une « octavone » (un huitième de sang noir) aidée par un jeune jazzman à ses débuts : Louis Armstrong ! Les enquêteurs de ces trois pôles, (un quatrième, occupé par un journaliste chafouin est abandonné) mènent trois enquêtes sur l'identité du Tueur à la hache, enquêtes qui se croisent parfois par leurs personnages communs. Pour ajouter du dynamisme, le romancier coupe ces trois fils conducteurs en chapitres courts. Sa vision extra large socio-politico-historique lui permet, par le statut de ses enquêteurs (qui ne se rencontrent pas), de pénétrer chez les flics, chez les mafieux, et chez les gens ordinaires. Le Tueur à la hache frappe beaucoup d'Italo-américains (authentique). Il met en péril les rapports entre le maire (chef de la police) et le clan des Siciliens. Le quartier des bordels a été fermé, la prohibition pointe le nez. Il faut se faire bien voir. C'est pour cette raison que le chef des mafieux dépêche le flic corrompu pour trouver le Tueur à la hache. Et D'Andrea est redoutable, tout comme Talbot, l'accrédité de la justice, aidé par des collègues qui jouent parfois sur les deux tableaux. Quant à Ida, elle se débrouille très bien ; le jeune Louis Armstrong



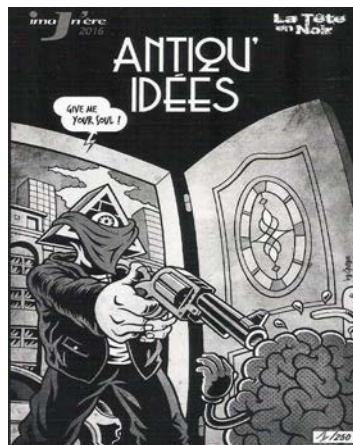
étant visiblement là pour jouer l'interlocuteur et faire une figuration-slogan.

Ray Celestin propose une identité du tueur et un motif intéressant. Ambitieux, documenté, bien écrit et plein d'allant, le roman joue sur l'ambiance *gangster vintage* avec des moments sortis tout droit du noir et blanc muet et des scènes de crime *gore*. L'enquête a parfois des raccourcis saisissants : un nouveau témoin raconte d'emblée une longue histoire clé et désigne le coupable ; de secs rapports de police expédient les nouveaux meurtres... Mais certaines observations comme celle d'une photo d'homme dont Talbot devine la profession à partir de la grosseur de sa main, et son lieu de travail à partir de lettres cousues sur son tablier, sont excellentes. Racisme, jazz, vaudou et corruption inondent l'intrigue comme l'ouragan final. Alors, pourquoi les lecteurs n'ont-ils pas mis le maximum d'étoiles à ce pavé réussi ? Sans doute parce que la documentation, même bien utilisée, alourdit un peu la dynamique de l'histoire. À noter que Ray Celestin vient de sortir en août son deuxième opus *Dead Man's Blues* qui se déroule à Chicago en 1928. Avec Armstrong et Al Capone en *guest stars* ainsi que Michael Talbot, Ida Davis et un photographe de scènes de crime en enquêteurs.

Michel Amelin

Nouvelle Carte Postale de Gregor

Vous pouvez vous procurer la nouvelle carte de Gregor éditée à l'occasion d'imaJ-n'ère 2016 en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 2 timbres à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



ATELIER D'ECRITURE

Dans le cadre de l'Austin week, un atelier d'écriture à partir du livre de McMurtry aura lieu le **samedi 17 septembre**, de 15 à 17 heures, au **Quai**, (entrée par la rue de la Tannerie) en partenariat avec la Sadel et Aleph-Écriture
Inscriptions : mleeroyrambaud@aleph-ecriture.fr
Participation : 15 €.

Suite de la page 1

Pivot dans « Apostrophe » (consultable sur le site de l'Ina) pour l'une des trop rares émissions consacrées aux littératures policières (on se prend à rêver d'une quotidienne genre « Un polar, un jour »). On se rappellera qu'il a bâti en deux volumes un *Dictionnaire des littératures policières*. Beaucoup ont vanté ce travail édifiant qu'il a dirigé. Je l'ai apprécié avec ses imperfections et ses partis pris, avec ces auteurs qui étaient étrangement présents et ceux qui étaient tout aussi étrangement absents. Je me suis posé la question d'un tel travail sur support papier alors que le numérique aurait été une idée absolument géniale.

J'ai, et de loin, préféré le titanique travail *Les Années Série Noire* en cinq volumes chez Encrage. Le travail de Claude y a incarné la quintessence de la recherche laborieuse et documentaliste à une époque où des éditeurs un peu fous acceptaient de publier ce qui ne pouvait se vendre. Quel travail, mon cher Claude. D'aucuns se rappelleront qu'il a également écrit un « Poulpe », *Le Cantique des cantines*, qui n'est absolument pas une réussite mais qui est tout aussi absolument une aventure. Un peu comme lorsqu'il poussait la chansonnette au cours de *blind tests* qu'il organisait pour les soirées de festivals. D'ailleurs, en parlant de festivals, c'est grâce à lui que l'on a Toulouse, Polars du Sud, grâce à son amour des littératures hispaniques et hispano-américaines qu'il a entretenues par des liens très étroits avec la *Semana Negra* de Gijon. Puis *L'Isle Noire*. Mais c'est une autre histoire.

Claude est quelqu'un de généreux et loyal, avec ses travers. Il est l'ami des auteurs qu'il côtoie et découvre (ce qui est contradictoire à mon sens avec la critique littéraire) mais il conserve cet air ébahi que l'on aimerait tous avoir lorsque l'on ouvre un roman et que l'on se plonge dans l'univers noir des romans policiers. La dernière fois que j'ai retrouvé Claude, c'était à l'occasion des trente ans de Rivages-Noir. Avec un verre bien entendu. Nous n'avons pu discuter longuement, l'air était bien trop bruyant. Je le regrette mais ce n'est que partie remise. Je me réjouis pour l'heure d'avoir pu écrire un article sur un grand monsieur des littératures encore de ce monde. Un homme qui a passé trente ans à écrire gracieusement des articles pour un obscur fanzine angevin.

Pour tout ça, merci à toi, Claude !

Julien Vedrenne

Jim Morrison et diable boiteux, de Michel Embareck (L'Archipel). Délaissant son habituel enquêteur pour compagnie d'assurance dont nous avons suivi avec plaisir les aventures dans ses précédents romans noirs (même éditeur), Michel Embareck utilise ses exceptionnelles connaissances du rock international pour nous proposer une savoureuse intrigue. En 1969, deux gloires vivantes du rock, Gene Vincent (Be-Bop-A-Lula) et Jim Morrison (chanteur extraverti des Doors), se vouent une estime mutuelle. Hélas, si leurs chemins convergent c'est vers celui de l'errance, de la drogue et de l'alcool. Au fil de leurs rencontres, ces deux écorchés vifs sombrent dans leurs délires de rockstars en perpétuel questionnement sur leur carrière et foncent irrémédiablement vers une fin tragique. Michel Embareck en profite pour truffier son roman d'anecdotes et de faits bien réels qui éclairent un pan entier du rock'n roll. Gene Vincent traqué par les huissiers et contraint d'accumuler les petits concerts en Europe (y compris une mémorable virée en Anjou) pour un public de puristes avertis, y est magnifiquement dépeint et devient terriblement attachant (j'ai réécouté avec émotion mes cinq ou six vinyles de l'artiste). Jim Morrison, honteux de ses origines (son père est un militaire haut gradé) est plus pathétique dans son ambition de devenir un artiste ou de percer dans le cinéma. Usé par les excès en tous genres qui rythment quotidiennement sa vie, Jim Morrison meurt à

Paris en juillet 1971 dans des circonstances étranges qui permettent à Michel Embareck de proposer une explication rationnelle. Une belle immersion dans le rock des seventies.

Macha ou l'évasion de Jérôme Leroy (Syros). ZAD d'Équemauville, vers 2100. Macha-des-Oyats est la doyenne d'une Zone À Défendre forestière et du haut de ses cent sept ans, elle est également l'une des rares survivantes du temps d'avant la Douceur, de ces années noires du début du 21^e siècle. Trois jeunes en quête d'Histoire sont venus de loin pour entendre le témoignage de Macha, pour comprendre comment le monde d'avant a pu en arriver au point de rupture. Alors Macha raconte qu'en ces temps-là, le consumérisme, l'argent et le progrès régnaient en maîtres sur le monde, et les dirigeants, fort de leurs pouvoirs, imposaient leur vision de la société, refusant le dialogue et écrasant les minorités. L'avènement au pouvoir d'un parti d'extrême droite plongea le pays dans le chaos et donna ainsi aux ZAD existantes l'occasion de changer la vie et de devenir un modèle fiable. Une très belle histoire, bourrée de bons sentiments et de jolis rêves qui ravira les adolescents...

En douce, de Marin Ledun (Ombres Noires). Le dernier roman de Marin Ledun débute par la rencontre de Simon, trente-sept ans, et d'Émilie, trente-neuf ans, très handicapée par une prothèse qui lui tient lieu de jambe gauche. Simon se laisse entraîner dans le mobil-home adossé à l'élevage de chiens dont s'occupe la jeune femme, mais en place d'une nuit d'amour il récolte une balle dans la jambe gauche avant d'être enfermé dans un hangar. Il comprend un peu tard qu'il est en présence de la pauvre victime d'un accident de voiture quatre ans plus tôt dans lequel il était impliqué mais non responsable. Pour Émilie, la perte de sa jambe a signé la fin de sa vie d'infirmière. Reclassée dans un poste moins valorisant, plombée par une sournoise dépression, elle a perdu sa joie de vivre et sa peine s'est transformé rapidement en colère, puis en haine tenace que seule une vengeance semblait en mesure d'éteindre. Sauf que la séquestration de Simon ne résout pas le problème d'Émilie qui s'enfonce de plus en plus dans son désespoir. Un poignant roman noir (presqu'un huis clos) de Marin Ledun, que l'on peut situer sans problèmes dans la lignée d'un Frédéric Dard.



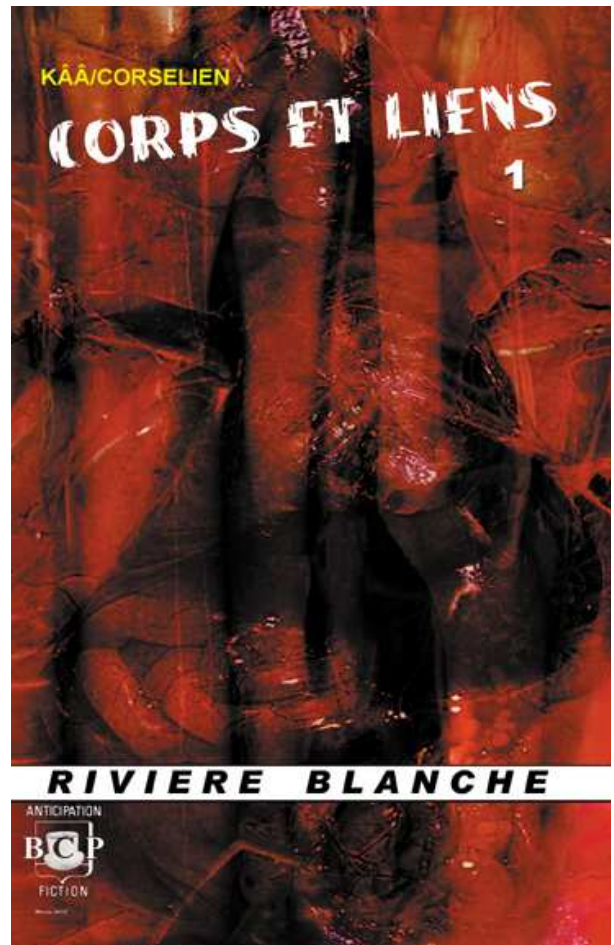
Artikel Unbekannt dissèque pour vous Corps et liens, tome 1, de Kââ/Corsélien

Ceci n'est pas une chronique. La présentation de cet ouvrage a beaucoup plus à voir avec un rêve devenu réalité. Un rêve que je caressais depuis plusieurs années, et qui s'est transformé en un véritable projet l'hiver dernier. En l'occurrence la réédition des romans d'horreur de Pascal Marignac, alias Kââ pour le polar et Corsélien pour la collection « Gore ». Mais ce projet n'aurait jamais pu aboutir sans la ferveur et l'implication personnelle de madame Elisabeth Marignac, la veuve de l'auteur, qui a patiemment scanné page par page les trois romans composant ce volume. Je me dois aussi de remercier Jean-Marc Lofficier et Philippe Ward, qui m'ont fait confiance au point de me donner une absolue carte blanche.

Une carte blanche pour l'exhumation d'une œuvre rouge. Et noire. Car quand Kââ s'est transformé en Corsélien pour rejoindre la collection « Gore » en 1987, il avait déjà signé une demi-douzaine de polars pour « Spécial Police ». Or l'homme n'était pas du genre à abandonner ses thèmes de prédilection, ni sa manière de les traiter sous prétexte qu'il répondait à un travail « de commande ». Bien au contraire. Encenser les noirs de Docteur Kââ en méprisant les rouges de Mister Corsélien relève donc de la fainéantise intellectuelle. *Dîner de têtes*, écrit pour la collection « Maniac », mais paru en 1993 sous le pseudonyme de Kââ, le prouve à lui seul.

C'est pourquoi ce livre intitulé *Corps et liens*, publié début août chez Rivière Blanche, porte la double signature Kââ/Corsélien. Et je suis d'autant plus heureux de le présenter aujourd'hui qu'il s'agit de la première réédition des œuvres de Pascal Marignac depuis son décès prématuré en 2002. Serge Brussolo, alors directeur de collection aux éditions du Masque, s'était à l'époque chargé de la remise en lumière de trois romans noirs signés Kââ. *Silhouettes de mort sous la lune blanche*, *Il ne faut pas déclencher les puissances nocturnes* et *Petit renard* avaient ainsi pu connaître une deuxième vie grâce à l'auteur de *Conan Lord*. Quinze ans plus tard, il était grand temps de déclencher à nouveau les puissances nocturnes...

Car si Brussolo estimait que « Kââ était LE meilleur auteur de roman noir de ces vingt dernières années », je considère pour ma part que sans son avatar horrifique Corsélien, mon parcours littéraire aurait été très différent. Il était



donc indispensable à mes yeux de rendre tôt ou tard au Serpent ce qui appartenait au Serpent. Simple question de cohérence. Mais les choses ne sont pas si simples. Depuis la mort du Fleuve Noir, il n'existe plus en France aucun « gros » éditeur capable et désireux de valoriser notre patrimoine littéraire populaire. C'est une honte absolue, mais un anonyme tel que moi ne pourra rien y changer. Heureusement, tout n'est pas perdu, puisque depuis 2004 « Fleuve Noir » se prononce « Rivière Blanche ».

Et chez Rivière Blanche, quand on évoque des titres comme *L'État des plaies*, *Bruit crissant du rasoir sur les os* ou *Retour au bal*, à *Dalstein*, on sait ce que ça veut dire. On sait à quel point ces romans sont importants, et pourquoi il convient de leur offrir une cure de jouvence. Ces trois livres ont permis à Pascal Marignac de « passer la limite » en questionnant « le statut du Mal ». Et ils ont contribué à prouver que la frontière entre le noir (Kââ) et le rouge (Corsélien) n'était pas si nette qu'on pouvait le croire. Du reste, les frontières ne sont-elles pas faites pour être franchies, de même que les tabous n'existent que pour être brisés ?

Artikel Unbekannt

Martine lit dans le noir

Les Maraudeurs, de Tom Cooper (Albin Michel « Terre d'Amérique », traduction de Pierre Demarty). Louisiane, après le passage de l'ouragan Katrina. Après l'envahissement du bayou par le pétrole. À Jeannette, dans le lacis de la Barataria, la pêche à la crevette est de plus en plus décevante. Le peu que ramènent les chaluts ne trouve plus preneurs, les restaurateurs préférant les crevettes congelées importées de Chine. Qui voudrait manger des crevettes à la sauce BP ? Alors, ceux qui ne quittent pas la région tentent de survivre. Parmi eux, Linqvist. Quand il ne pêche pas, il cherche le trésor perdu du pirate Jean Lafitte. Un de ses bras s'orne d'un poignet à la capitaine Crochet, vu que les frères Toup lui ont volé sa prothèse, le trouvant trop curieux de s'aventurer sur des terres où ils cultivent la marijuana. Faut bien survivre. Linqvist, dont la femme est partie, est aidé par Wes, en froid avec son père, et dont la mère a disparu d'un coup, cinq ans auparavant, dans les eaux noires du bayou. Il y a aussi Grimes, mandaté par sa compagnie pétrolière pour extorquer des soldes de tout compte contre un chèque d'un montant ridicule aux sinistrés, dont sa propre mère malade. Et deux loustics prêts à tout, Cosgrove et Hanson.

Il ne suffit pas d'avoir survécu à l'ouragan, il faut ensuite « tenter de vivre ». Pour le moins de survivre. À quoi est-on prêt pour cela ? Quels renoncements pour rester au pays ? Quelle attitude face au cynisme et à la pression de l'argent ? Tom Cooper fait se croiser tout ce petit monde, en mettant en scène, tour à tour, chacun des personnages. On pense forcément à James Lee Burke, à Dave Robicheaux, à l'adaptation de *Dans la Brume électrique* par Tavernier

Ce premier roman de Tom Cooper a été salué par Stephen King. Captivant et drôle. Tragique. (22 €, 399 p.)

Je l'ai appelée chien, de Roode Marli (Rivages « Thriller, traduction de Fabienne Duvigneau).

Un premier livre écrit par une femme, Marili Roode, et traduit par une femme, Fabienne Duvigneau, *Je l'ai appelé chien* fait référence à une phrase de Nietzsche dans *Le Gai savoir*, citée en prologue : « J'ai donné un nom à ma souffrance et je l'ai appelée chien », dit l'auteur nihiliste. D'autres références émaillent le livre ; ainsi chaque titre de chapitre fait écho à un livre ou à des photos. Élevée par sa grand-mère à la mort dramatique de sa mère, Jo a quitté l'Afrique du Sud pour la Grande-Bretagne où elle est

devenue journaliste. De retour dans son pays d'origine pour un reportage sur des émeutes dans les townships de Johannesburg, Jo est appelée au secours par son père. Celui-ci, Nico, raciste et misogyne, est poursuivi pour avoir, selon la police, plusieurs années auparavant participé, voire perpétré le meurtre d'un noir. Il crie son innocence, se dit victime d'une machination. Bien que les ponts soient rompus avec son père depuis pas mal d'années, la fille vole à son secours. Lequel l'entraîne dans un road trip périlleux où elle tentera de démêler le vrai du faux. Duquel surgiront les fantômes du passé. Au-delà de la relation père-fille, c'est aussi l'histoire tragique de l'Afrique du Sud, qu'aborde Marli Roode. Celle du passé, mais aussi d'aujourd'hui, toujours sur fond de violence.

(21 €, 384 p.)

Le Saloon des derniers mots doux, de Larry McMurtry (Gallmeister « Nature writing », traduction de Laura Derajinski). L'auteur texan est l'un des auteurs de référence du genre. On le connaît à travers les adaptations, pour la télévision et le cinéma, de la série *Lonesome Dove* dans les années 1990, avec notamment Tommy Lee Jones. Il est également lauréat du prix Pulitzer. Le premier épisode de *Lonesome Dove*, *La Marche du mort*, vient d'être édité chez Gallmeister. Cette sortie coïncide avec la parution en français de son dernier roman, *Le Saloon des derniers mots doux*. L'action se déroule, fin XIX^e siècle, de Long Grass, bourgade perdue aux confins du Texas et du nouveau Mexique, à Tombstone. L'ambiance est à la fin de règne, à un monde finissant. Les personnages, tel Giovanni Drogo in *Le Désert des tartares*, attendent qu'il se passe quelque chose à la différence près qu'ils se mettent en marche. Qu'ils s'agitent comme des marionnettes désarticulées et désabusées. L'un veut un nouveau centre d'élevage, une autre rêve au grand amour, deux autres encore cherchent un lieu suffisamment accueillant pour y apposer la pancarte : le saloon des derniers mots doux. Tous ces personnages se croisent, s'interpellent, se cherchent un nouvel eldorado à l'image d'une nouvelle conquête, vivent d'expédients pour survivre. On rit ou on sourit à la lecture des aventures tragi-comiques de ces héros ratés. Larry McMurtry a reçu, en 2006, un oscar pour le scénario du film *Le Secret de Brokeback mountain*. (22,20 €, 212 p.)

Martine Leroy-Rambaud

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

De l'art de la suite... Mais pas que...

D'un côté des nouveaux personnages, pas destinés à durer, de l'autre la continuité d'une grande saga italienne et une trilogie polonaise.

Pas facile d'entretenir l'attrait du lecteur sur de nombreux épisodes. Tout le monde n'est pas John Harvey, par exemple, dont chaque nouveau Resnick était attendu avec impatience. Carlo Bonini & Giancarlo de Cataldo sont de cette trempe et nous attendions avec impatience *Rome brûle*, la suite directe de *Suburra* qu'il est hors de question de commencer sans avoir lu le premier. Si vous fouillez dans les archives de La Tête en Noir, vous pourrez même avoir l'ordre exact de cette grande saga que fournit Serge Quadruppani, traducteur de la série, dans un des épisodes. Rome brûle car Samouraï, le chef des mafias est en prison et que ses successeurs se bâtent pour monter sur le trône. Rome brûle car mafia, église et politiciens se déchirent à propos du nouveau gâteau à se partager : les travaux et l'organisation d'un nouveau jubilé à Rome. Rome brûle parce qu'elle est Rome et Bonini & de Cataldo en livrent une « analyse quasiment en temps réel de l'actualité de la capitale italienne » particulièrement puissant et perspicace. Découvert par les éditions Mirobole en 2013, nous avons eu peur de ne plus pouvoir lire Zygmunt Miloszewski suite aux divergences des deux fondatrices ayant chacune poursuivi leur chemin de façon séparée (Agullo Editions et Mirobole Editions). C'est au Fleuve Noir que la troisième aventure du procureur Teodore Szacki paraît et c'est très bien. Si vous ne connaissez pas le Szacki, commencez par le découvrir chez Pocket où sont republiées ses deux premières histoires. Et faites-le dans l'ordre car le personnage évolue (relation de familles, mutation en province...). Ici, il est à Olsztyn et entre deux intrigues qui finiront par se rejoindre grâce à l'ingéniosité de cet auteur polonais, Miloszewski nous en livre un tableau historique, architectural et psychologique saisissant. Le livre, qui traite des violences faites aux femmes vous tient en haleine (que dire du dernier quart !) sur plus de 500 pages. C'est dense et fort, et surtout ne lisez ni le quatrième de couverture ni la postface avant le roman.

One shot, comme on dit en bande dessinée, pour finir. Livre qui n'appelle pas de suite, ce que l'on voit dès les premières pages, et qui se suffit amplement à lui-même : *Le Verger de Marbre*



d'Alex Taylor. Pisseux à souhait, rural mais pourtant en Néonoir (est-ce lié à sa noirceur), ce premier roman encensé par Donald Ray Pollock, qui sait de quoi il parle, est un des tours de force de cette rentrée. Milieu du Kentucky, qui coïncide avec la réédition des livres de Chris Offut par la maison, tout commence par un meurtre sur un bateau, qui va réveiller de vieilles histoires qu'on croyait enfouies, comme le dit la chanson. Traque familiale, si l'on peut dire, *Le Verger de Marbre* est un livre envoûtant, une expérience à tenter, mais attention...

Christophe Dupuis

La Rage, de Zygmunt Miloszewski, traduction Kamil Barbarski. Fleuve Noir, 22€

Rome brûle, de Carlo Bonini & Giancarlo de Cataldo traduction de Serge Quadruppani Métailié, 19€

Le Verger de Marbre, d'Alex Taylor, traduction d'Anatole Pons, Gallmeister, 20€

PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

E. W. HORNING : Docteur Crime (The Crime Doctor - 1914. Traduction Alice Ray). Rivière Blanche « Baskerville » N°32. 2016. 260 p. 20,00 €.

Quoi de neuf, docteur ?

Alors qu'il s'apprête à franchir le seuil de sa maison sise à Portman Square, un quartier huppé londonien, l'honorable Topham Vinson, secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur, entend un jeune homme crier son nom. L'inconnu lui raconte qu'il lui rapporte sa montre qu'un aigrefin indélicat lui a subtilisée alors que celui-ci lui demandait une aumône.

En réalité John Dollar, tel est le nom de cet inconnu qui ramène cet objet familial portant les armes des Vinson, est le chapardeur, et ce n'était qu'un subterfuge pour entrer en contact avec le secrétaire d'État. Il avait écrit pour demander un entretien, mais comme il n'a jamais eu de réponse, il n'a trouvé que ce moyen quelque peu illégal pour expliquer son projet de devenir Docteur Crime, c'est-à-dire de démontrer que le crime est parfois la résultante d'une maladie et qu'il espère bien, par une pathologie qu'il a mise au point, guérir ses semblables qui sont atteints de ce penchant. John Dollar narre alors ce qui l'a amené à devenir le médecin des criminels.

Durant la guerre des Boers, en Afrique du Sud, il a été atteint à la tête. D'ailleurs, il en porte encore des séquelles sous la forme d'une plaque de métal du diamètre d'une pièce d'argent, et il s'en est remis physiquement et mentalement. Mais moralement, un défaut subtil s'est glissé dans son inconscient, détruisant justement son sens moral. Il s'est tourné vers de nombreux docteurs londoniens, mais tout ce qu'ils ont réussi à faire, c'est puiser dans son portefeuille. S'il est aujourd'hui guéri de ce défaut, c'est grâce à un docteur étranger, et il souhaite distribuer ses

nouvelles connaissances auprès des criminels afin de les amender.

Le crédo de John Dollar, alias Docteur Crime, tient en ces quelques lignes, parlant des criminels et déclarant à son interlocuteur Topham Vinson :

En les sauvant d'eux-mêmes pendant qu'ils peuvent encore être sauvés ; en ce sens que la prévention n'est pas seulement préférable à la

guérison, mais

qu'elle est un principe vital de la thérapeutique

moderne dans tous les sens du terme. Et

pour ce faire, nous devons quel qu'en

soit le prix conserver les

bonnes personnes en dehors des prisons...

Ce à quoi le secrétaire d'État

rétorque :

Les prisons, mon

cher Dollar, existent pour le bien de ceux

qui n'y séjournent jamais et non de

ceux qui insistent pour y entrer.

Écrits il y a cent ans, ces

propos démontrent la

modernité de ce roman et les

solutions envisagées

pourraient être, parfois, appliquées de nos jours.

Sa mission l'amène à rencontrer Lady Vera Moyle qui s'est fait remarquer lors d'une manifestation de suffragettes. Elle et ses compagnes ont défilé, et elle affirme avoir cassé une vitrine, celle d'un bijoutier. Or c'est un pauvre hère qui a été arrêté,

coupable du meurtre d'un policier. L'homme clame son innocence et elle n'est pas persuadée qu'il soit véritablement coupable. Docteur Crime va donc être obligé de sortir de prison l'individu qui est promis à la peine de mort.

Cette affaire, plus ou moins résolue, Croucher, l'homme en question, est hébergé dans la clinique de l'aliéniste, mais l'un de ses amis vient

un soir le chercher.



Puis le Docteur Crime se rend en Suisse, où il retrouve le psychiatre qui l'a soigné. De sa chambre, il aperçoit un jeune homme, doué pour la luge, un sport dont il est devenu le héros, trafiquer en bas de l'immeuble le matériel. Le jeune homme est le protégé de Scart dont il dépend. S'inscrit alors une histoire de fausse ordonnance, que John Dollar démontre avec brio. Puis retour à Londres où Croucher et Scart vont se retrouver sur le chemin du Docteur Dollar. Entretemps, l'aliéniste, transformé en détective amateur, aura dénoué quelques autres affaires, mais se sera également épris de Lady Vera Moyle, laquelle n'est pas indifférente à son charme.

Publié sous forme de feuilleton, en huit épisodes, entre mai 1913 et mai 1914, ce roman semble décousu, pour peu que l'on pense lire des nouvelles indépendantes dont le Docteur Crime est le personnage principal. Des non-dits, des sous-entendus, comme si le lecteur se devait de faire sa propre opinion, et découvrir la face cachée du crime ou du criminel. Mais dans le dernier épisode, *Le Second couteau*, tout se délie et ce qui était dissimulé devient évident. Tous les protagonistes se retrouvent mis en scène, non pas pour une reconstitution, mais à cause d'événements provoqués, et ce qui était confus devient lumineux, ou presque. Car soit il s'agit d'une fin ouverte, soit l'auteur pensait-il écrire une suite aux aventures du Docteur Dollar, mais à mon avis, il manque un petit quelque chose. Mais ceci n'est pas grave, car l'ensemble se tient malgré tout, et comme je l'ai déjà précisé, la tonalité de ce roman, tout en finesse psychologique, est terriblement moderne, en ce qui concerne les coupables, ou présumés coupables, et leur traitement sur des indices erronés ou par manque de preuve. Jusqu'à preuve du contraire, justement, il faut se méfier des apparences.



Paul Maugendre

EN BREF... EN BREF... EN B

Parfois le loup, d'Urban White. Actes noirs - Actes Sud. Dans une petite ville de l'Etat de Washington, près de Silver Lake, le shérif adjoint Bobby Drake vit ses derniers instants de tranquillité. Son père, autrefois shérif dans cette même bourgade, sort de prison douze ans après un crime qui a marqué tous les esprits. Bobby aurait préféré oublier ce père encombrant mais il le recueille chez lui et ouvre ainsi une boîte de Pandore d'où jaillit menaces, violences, meurtres et enlèvement. Auprès de son grand-père, il cherche une aide... Un roman noir au cœur d'une nature sauvage bien servi par le style très personnel d'Urban Waite et des personnages fort bien campés.

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 181.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 €**
(chèque à l'ordre de J-P)

Le bon frère, de Chris Offutt. Ed. Gallmeister. Dans ce coin perdu du Kentucky, le code d'honneur en vigueur impose à Virgil de venger le meurtre de son frère, mais ce brave garçon n'aspire qu'à vivre tranquillement au milieu des bois de l'ancienne compagnie minière qui borde son terrain et sa caravane. S'il finit par céder à la pression populaire et familiale, Virgile prend soin de préparer sa fuite dans le Montana et il comprend un peu tard qu'il n'échappera pas à la violence. Dans ce puissant roman noir écrit en 1997, Chris Offut soulève quelques grands thèmes comme la vengeance, l'anti-fédéralisme primaire, le racisme ordinaire ou le poids des armes.

Le diable de la Tamise, d'Annelie Wendeborg. Presses de la Cité. Londres, 1889. Epidémiologiste réputé, le jeune Dr Kronberg est chargé d'examiner un cadavre flottant dans la Tamise et suspecté d'être mort du choléra. Sur place, il croise le célèbre Sherlock Holmes qui découvre immédiatement que le docteur est une femme qui a bravé l'interdiction de faire des études de médecine. Entre ces deux enquêteurs très intelligents et à la personnalité affirmée naît une étrange complicité basée sur un respect mutuel mais dans un esprit de compétition qui conduit parfois à l'affrontement. L'allemande Annelie Wendeborg revisite avec brio le mythe toujours vivace de Sherlock Holmes.

Jean-Paul Guéry

Badland, de Frédéric Andréi (Albin Michel).

Veuve d'un milliardaire, Tina veut renouer avec ses origines indiennes blackfoot et décide donc d'accoucher seule au cœur des montagnes du Montana. Une option pas franchement partagée par son compagnon Nicholas, ancien journaliste reconverti en menuisier, et mêlé bien malgré lui à un attentat terroriste à Las Vegas. En chemin pour retrouver Tina réfugiée dans une ancienne mine d'or, Nicholas est pris dans une énorme tempête de neige, à la merci des grizzlis et du FBI. L'univers majestueux du Montana sauvage offre un superbe décor à cette riche et passionnante intrigue policière et ethnique. Une vraie réussite !

Le piège, de Mélanie Raabe – Editions J-C Lattès.

Recluse dans sa maison isolée près de Munich depuis le sauvage assassinat de sa petite sœur, la romancière Linda Conrads reconnaît douze ans plus tard le meurtrier dans un reportage télévisé. Elle décide de piéger le journaliste assassin en rédigeant un thriller qui raconte le drame puis elle l'invite pour une interview. Mais Linda a présumé de ses forces psychologiques et la rencontre soulève plus de doutes que de certitudes. A moins que... Avec cette habile utilisation du roman dans le roman, l'écrivaine



allemande Mélanie Raabe piège avec délectation le lecteur avant d'abattre sa dernière carte maîtresse.

Une ville en mai, de Patrick Raynal – L'Archipel.

Nice, 1968. Alerté par son ex-femme qui est sans nouvelles de leur fille depuis 3 mois, Frédéric rentre en catastrophe d'Afrique. Il débarque au cœur de la révolte étudiante mais jette un regard froid sur cette pseudo révolution qu'il imagine menée par des petits bourgeois qui ne tarderont pas à rentrer dans le rang. Il reste que sa fille est mêlée de près aux événements et l'assassinat d'un professeur au passé très suspect augure mal de la suite des opérations. Aidé d'un vieux pote des Renseignements Généraux, Frédéric secoue le cocotier niçois. Une intrigue bien sombre de l'ancien patron de la Série Noire que l'on a plaisir à retrouver !

Le crime de Julian Wells, de Thomas H. Cook. Points Roman Noir N°4392

Le suicide d'un célèbre auteur de romans noirs plonge son ami d'enfance Philip dans un océan de perplexité et surtout de culpabilité. Pour tenter d'expliquer ce geste terrible, Philip se remémore leur passé commun de voyageurs et notamment un séjour en Argentine au temps de la sinistre junte militaire, au cours duquel leur jolie interprète locale avait été enlevée. Une disparition tragique qui avait bouleversé son ami bien au delà de leur apparente complicité. Dans ce roman aux indéniables qualités littéraires, Thomas H. Cook exploite avec bonheur la duplicité de ses personnages pour mieux manipuler le lecteur

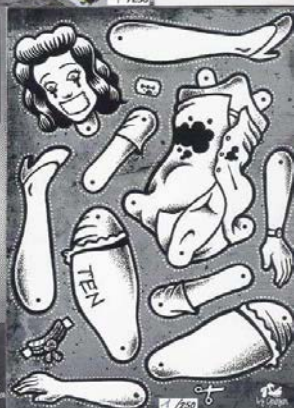
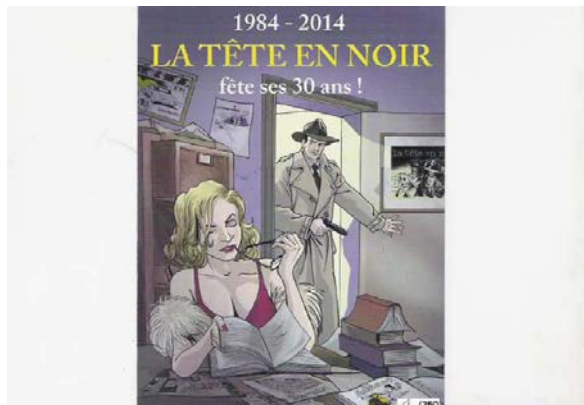
Un tueur, de F. Dard. Fleuve Noir.

Limiter l'œuvre de Frédéric Dard aux seules truculentes enquêtes du commissaire San-Antonio, c'est oublier un peu vite son influence sur la naissance du roman noir à la française. Dans les années cinquante il publia sous le pseudonyme de Kaput une série de quatre romans qui racontaient à la première personne du singulier l'épopée d'un jeune truand qui s'enfoncé inexorablement dans la criminalité et devient un tueur cynique. La langue très verte de Frédéric Dard foisonne de termes argotiques et ces romans à rebondissements possèdent le charme des films policiers de cette époque. Une saga à redécouvrir !

Jean-Paul Guéry

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 7 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



EN BREF... EN BREF... EN B

Soleil de nuit, de Jo Nesbø (Gallimard « Série Noire »).

Fuyant les tueurs d'un caïd de la drogue d'Oslo qu'il a trahi pour soigner la leucémie de sa fille, Jon Hansen se réfugie dans un minuscule village du nord de la Norvège. Dans cette microsociété protestante basée sur la peur de l'enfer, l'irruption d'un étranger trouble la sérénité des autochtones. Seule Léa, dont le mari vient de périr en mer, accueille Jon avec bienveillance. Auprès de cette femme si différente, il tente d'oublier la faillite d'une vie sans amour, sans idéal, et entame une délicate reprise en main de son équilibre mental. Une très belle histoire de rédemption teintée de sombre et de désespoir !

À vol d'oiseau, de Craig Johnson (Gallmeister).

Pour préparer le mariage de sa fille, le shérif Walt Longmire se rend au cœur de la réserve Cheyenne du Montana où il est témoin d'un accident suspect. Une femme et son bébé chutent d'une haute falaise sans qu'il soit possible d'établir les circonstances du drame. Contraint de collaborer avec une nouvelle chef de la police tribale pour le moins inexpérimentée, Longmire doit également composer avec le FBI toujours aussi arrogant. Les romans noirs de Craig Johnson ont la saveur et la puissance des polars ethnologiques de Tony Hillerman et proposent une vraie découverte de la nation Cheyenne contemporaine.

Jour de chance, de Joseph Finder (Bragelonne).

Complètement ruiné, le journaliste Rick Hoffman se résigne à réintégrer la maison de son père hospitalisé depuis dix-huit ans suite à un AVC qui l'a laissé paralysé et muet. En engageant quelques travaux, Rick découvre dans une cloison un magot de trois millions cinq de dollars en liquide. Tandis qu'il commence une délicate enquête sur les anciennes activités de son père, il est traqué par de dangereux truands. En déroulant les fils de ce mystère, Rick dévoile la vraie personnalité de son père et réécrit les derniers instants avant le fatal accident. Une sombre mais épatante enquête journalistique aux ressorts bien huilés.

Jean-Paul Guéry

LE BOUQUINISTE A LU

« Des Celtes !? »

(Alan Rickman in Robin des Bois, prince des voleurs de Kevin Reynolds)

Il est parfois sain de s'interroger sur la nature de notre passion pour la littérature policière/noire/thriller... (que j'appellerai « Le polar »), et ce que nous lui demandons. Une petite balade dans notre fanzine vous apprendra que chacun des chroniqueurs a ses petites manies, voire en dehors de Jean-Paul Guéry qui lit de tout, des tics de lecture. Mais c'est ce qui caractérise chacun des lecteurs de polar. Nous lisons pour nous distraire et ne nous distrayons pas des mêmes choses. À quelques belles exceptions près, les auteurs nordiques me collent un bourdon colossal alors que quasi en cachette je me régale des crimes en chambre close. Entre le polar ultra-réaliste d'enquête banlieusarde et celui dont le personnage frise avec le statut de super-héros, de l'enquête qui s'imprègne de la plus récente actualité aux romans historiques, des accusations basées sur les dérives sociétales des bas-fonds libéraux aux intrigues sentimentales qui mènent aux meurtres d'une cruauté sans précédents, toutes les tendances sont représentées. Au-delà du message (ou du non-message) le but ultime du polar reste la distraction. Une distraction souvent riche d'un fond au moins aussi travaillé que la majorité de ce qu'il est possible de trouver dans la littérature blanche (traditionnelle).



Dans cette foison de genres que je m'interdis de classer car bien souvent entremêlés, trône un type de littérature policière bien particulier : le polar régional. Lui aussi possède des racines scénaristiques variées, puisées dans le polar... global. La qualité intrinsèque de la chose est de permettre de faire découvrir des régions, leurs coutumes et leurs esprits au travers d'une enquête policière de manière générale. Certains sont des spécialistes reconnus du genre et je ne citerai que Jeanne Favre D'Arcier et « son »

bassin d'Arcachon, qui écrit surtout pour la jeunesse, et l'inratable Jean Failler et sa détective bretonne Mary Lester. Certains sont bons quant à de nombreux autres... Une de mes amies libraires (oui, j'ai des amis !) à qui je demandais, du fait de mon scepticisme suite à la lecture d'un auteur local qui bénéficie de belles ventes, la raison du succès « un peu » disproportionné de ses titres, m'a répondu que c'était aussi un souvenir touristique de la région où l'on a passé ses vacances. Et je pense qu'elle a raison ayant moi-même commis ce genre d'achat, plus gratifiant qu'un blason en tissu acrylique ou une jolie boule à neige avec un phare breton dedans. Tout ça pour dire que lorsqu'une journaliste de *Ouest France* m'a mis deux bouquins dans la main avec « Vous allez voir, c'est un écrivain angevin fou de Bretagne, c'est vachement bien », j'ai eu une sorte de... Comment dire... Un frisson d'appréhension. Et puis je l'ai lu.

Quatre semaines plus tard, l'auteur décédait d'une grave maladie m'interdisant de l'inviter à notre prochain festival.

Opération Revival 946, de David Le Yaouang chez Yoran Embanner. Le roman est largement inspiré par l'indépendantisme breton, le rattachement de la Loire-Atlantique à la Bretagne. À défaut d'être militant, le roman s'appuie sur les notions culturelles de ce mouvement et son esprit celtique. Le héros de ce volume, qui possède sa suite *Emgann, vents d'ouest*, Paul Rogan, est un ancien de la légion d'origine irlandaise qui végète à Paris, sans but depuis la séparation avec son épouse. Un mystérieux message judiciairement placé, lui révèle le nom du tueur de son frère, membre de l'IRA. Paul monte un plan bien construit et abat sa cible. Un commando de policiers, bien particuliers, le serre quelques heures plus tard et lui propose un marché de dupes qu'il se voit dans l'obligation d'accepter. Un incident va lui permettre d'échapper à la nasse des justiciers sans loi, et il se réfugie en Bretagne... Ce roman empreint avec subtilité de « celtisme » est tout à fait haletant car empli de scènes d'action et de rebondissements sans fin au point de le classer dans la lignée des grands thrillers américains. Encore un auteur disparu trop tôt donc... (Comme si certains disparaissaient trop tard...)

Jean-Hugues Villacampa

Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

Noël au chaud, de G.-J. Arnaud - Fleuve Noir « Spécial-Police » n°1479. 1979

Je ne ferai pas l'affront de présenter G.-J. Arnaud aux lecteurs de *La Tête en Noir*. Pour les quelques néophytes de la littérature populaire qui s'aventureraient dans ces pages, je signale néanmoins qu'il s'agit d'un grand nom du roman français, né en 1928. Arnaud est notamment connu des amateurs de science-fiction pour sa saga fleuve de « La Compagnie des glaces » (quatre-vingt-dix-huit épisodes, tout de même). Mais il a également écrit une centaine de romans policiers et d'espionnage, six romans fantastiques, des romans régionalistes et plus de soixante-dix romans érotiques. Une production incroyable de plus de trois cent cinquante titres !

Noël au chaud est un polar bien particulier. En effet, on suit les mésaventures de Raymonde Mallet, une veuve, retraitée, qui vit dans une grande maison isolée. L'âge avancé de la dame rend sa vie en autonomie de plus en plus fragile. Ainsi, elle a déjà mis le feu accidentellement à sa cuisine et la route jusqu'aux commerces du village est de plus en plus pentue... De plus, elle est « harcelée » par une assistante sociale qui travaille pour la mairie et qui veut l'envoyer en maison de retraite. Pour son bien ? Raymonde est loin de gober ces sornettes. Elle reste persuadée que c'est pour pouvoir ensuite racheter sa maison, la raser et permettre de construire une zone pavillonnaire. Tout le monde autour a déjà vendu son bien. Elle, elle résiste, encore et toujours aux pressions.

Raymonde n'a qu'une « amie », ou plutôt qu'une seule visiteuse, qu'elle tolère chez elle, pour s'informer des ragots. Sa voisine, qui lui raconte son bonheur à vivre installé chez son fils, dorlotée par sa bru et qui s'occupe de sa petite fille en rajoute, encore et encore, et affiche ostensiblement son bonheur. Raymonde en devient vite malade de jalousie. Elle convoite la famille de son amie, sa rivale... Commence alors à germer un stratagème qui pourrait bien régler tous ses problèmes et, en plus, lui permettre de passer le prochain hiver avec le chauffage central...

Noël au chaud est un polar singulier, au rythme très lent. Il nous raconte un pur fait divers, se cantonne à un lieu unique et s'articule autour d'un protagoniste quasi-grabataire. On a vu situation de départ plus excitante. Et pourtant, le talent de G.-J. Arnaud fait le *job*. Et brillamment.

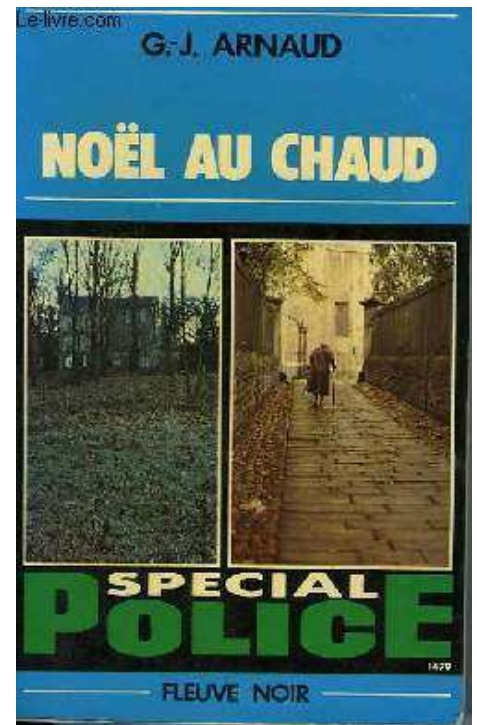
Il nous livre un tableau cruel de ce que notre société moderne réserve à une partie de ses aînés : désocialisation et solitude, incompréhension, coercition...

Livrée à elle-même, cette femme se construit son dernier acte de vie à tout prix, même si elle doit, pour cela, puiser dans ses plus obscurs sentiments. Incomprise, isolée mais aussi jalouse, machiavélique, cruelle et profondément égoïste, Raymonde

Mallet est un personnage ambigu, à la composition riche et ciselée par l'auteur. C'est tout autour d'elle que se bâtit le roman. Au début, on apprend à la connaître, on peut même la prendre en sympathie mais, peu à peu, le suspense prend ses aises, s'installe et le noir s'invite. Et là, c'est toute la maestria de l'auteur qui sait rendre ce personnage bouleversant.

Véritable leçon d'écriture en même temps qu'un polar haletant, *Noël au chaud* est aussi une critique sociale aiguisée qui fait mouche et mal et qui n'a rien perdu de son actualité.

Julien Heylbroeck



la Sadel

**Coopérative au
service des savoirs**

**7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr**

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Avant de se plonger dans l'actualité de la rentrée, deux romans publiés ce printemps par une nouvelle maison : Agullo.

Le premier est signé d'un auteur italien, **Valerio Varesi** : **Le Fleuve des brumes**.

C'est l'hiver, quelque part dans la plaine du Pô. Au cercle nautique, les habitués jouent aux cartes et suivent attentivement la montée des eaux. À la radio on commence à parler d'évacuation, et tous surveillent les digues avec anxiété. C'est sous une pluie battante que Tonna quitte le quai aux commandes de sa péniche. Étonnamment, il n'a pas allumé ses feux de position, et sa manœuvre semble hésitante sur le fleuve en crue, lui qui navigue depuis plus de soixante ans. Plus tard, dans la nuit, la barge est retrouvée échouée, personne à bord. Le lendemain, le frère de Tonna passe par la fenêtre du troisième étage de la villa voisine. Suicide ou meurtre ? Le commissaire Soneri en charge des deux affaires va se heurter au silence des habitués du fleuve, un silence qui, cinquante ans après, couvre encore les haines du passé, quand les Tonna, fascistes membres des chemises noires chassaient les communistes et les partisans.

Du bon travail, solide, comme l'aiment les amateurs de polars. Si on veut chipoter, on peut regretter un léger coup de mou dans le milieu du roman, quand l'intrigue et les personnages pataugent, mais c'est vraiment secondaire. Le véritable personnage du roman, celui qui rythme l'intrigue et la vie de tous les autres c'est bien entendu le fleuve. Tout tourne autour de lui, des centimètres inondés, de ce qu'il cache, de ce qu'il finira par révéler. Les hommes en vivent, y vivent et y meurent. Il coule, déborde, se transforme en brume ou en glace. C'est vraiment lui, le décor, le moteur, et le cœur magnifiquement décrit de ce roman. Ensuite, c'est du classique efficace : de bons personnages, des meurtres qui plongent leurs racines dans un passé douloureux et jamais complètement réglé (le fascisme), l'oubli des nouvelles générations, la mémoire des plus anciennes.

Le second est un suspense politique roumain, **Spada**, de **Bogdan Teodorescu**.

En quelques jours, quelques petits truands d'origine tzigane sont égorgés dans les rues de Bucarest. Immédiatement l'affaire se politise. L'opposition et le seul député tzigane hurlent au génocide et appellent à la justice, avec des relents de vengeance. L'extrême droite nationaliste fait du meurtrier son héros et appelle à mater la délinquance tzigane. La presse

étrangère tartine des éditos enflammés et humanistes... Sans aller regarder de trop près ce qui se passe vraiment. Les hommes au pouvoir défendent leur place et valsent entre l'envie d'arrêter le meurtrier, pour l'image internationale et pour couper l'herbe sous les pieds de l'opposition, et la peur de décevoir une partie de l'électorat en arrêtant un homme qu'une part non négligeable de la population voit comme un justicier. Pendant que les crocodiles se battent dans le marigot, la presse attise les braises et la tension monte dans les rues ...

Contrairement à ce que pourrait laisser penser le point du départ du roman, **Spada** est à peine un roman policier. L'enquête n'est même pas secondaire, elle est inexistante. L'auteur se concentre sur les luttes au sommet de l'État, les magouilles, la compromission de la presse et son jeu trouble, et les conséquences, bien réelles, dans les rues. Plus un roman politique que policier donc. Et un roman passionnant, car il y a un véritable suspense dans cette lutte à mort entre les différents protagonistes. Qui va gagner ? Ont-ils une frontière qu'ils ne franchiront pas pour garder, ou prendre le pouvoir ? L'ignominie des puissants a-t-elle une limite ? Et quel jeu jouent les autres pays européens qui donnent des leçons aux roumains, mais s'empressent de leur renvoyer les tziganes quand ils passent la frontière ? Passionnant, et pas seulement roumain. Parce qu'à part en France, bien évidemment où nous avons une presse et un personnel politique irréprochables, où personne ne s'aviserait jamais de mettre en avant une communauté donnée soit pour la stigmatiser, soit pour faire semblant de la défendre, ce genre de saloperie doit bien avoir cours dans le monde entier...

Jean-Marc Laherrère

Valerio Varesi / Le Fleuve des brumes (*Il Fiume delle nebbie*, 2003), Agullo (2016), traduit de l'italien par Sarah Amrari.

Bogdan Teodorescu / Spada (*Spada*, 2008), Agullo (2016), traduit du roumain par Jean-Louis Courriol.



CONTACT

LES DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

GRAVESEND, de WILLIAM BOYLE - RIVAGES NOIR - N° 1000

Gravesend désigne une enclave italienne au sud de Brooklyn. Conway y vit avec son père. Seize ans auparavant, un voyou du nom de Ray Boy a tué son frère. Depuis, dit-il, ma vie est un désastre. L'idée de vengeance le poursuit. Or Ray Boy vient juste de sortir de prison. Conway le surprend, le menace avec un pistolet, le conduit à Plum Beach dans un coin isolé et au dernier moment n'a pas le courage de l'abattre de sang-froid. C'est le moment que choisit Alexandra Bigini pour revenir de ce quartier où elle a passé toute son enfance, où elle garde beaucoup d'amies, en particulier Stéphanie, la timide. Alexandra vient se recueillir sur la tombe de sa mère morte quelques mois auparavant.

Un dimanche, à la sortie de la messe, elle se retrouve devant Conway éberlué. « Quelle surprise ! Il faut qu'on se voie ! » Cependant la vie n'a rien de drôle à Gravesend quand on n'a pas de boulot. Malgré les bons moments passés au *Wrong number lounge* avec ses copines, elle s'ennuie. Seul Ray Boy la fait rêver car il est sorti de prison tout auréolé de la gloire du caïd. Avant son retour tout lui paraissait prometteur : un boulot d'actrice, un logement sympa, des visites aux amies d'enfance. Aujourd'hui, c'est le désenchantement. Les jours passant, Conway voit sa détermination faiblir malgré le soutien de Mckenna, son meilleur copain, et il pense revoir Alexandra, mais elle l'éconduit.

Un malheur ne vient jamais seul : son père fait une chute mortelle dans sa salle de bains et meurt. Alors, il prend une décision : quitter définitivement ce quartier sans avenir. Sauf que Ray Boy, toujours décidé à expier son crime, l'entraîne dans les bois, lui met une arme en mains et lui demande mettre fin à sa vie. Duncan s'exécute. Peut-il envisager une nouvelle vie ? Non car Eugène, jeune voyou plein de projets et neveu de Ray Boy, semble bien décidé à jouer sa partie.

Gravesend peut se comprendre comme le roman de la vengeance. Sauf que le vengeur n'a rien d'un matamore prêt à tout pour assouvir ses pulsions. Non seulement Conway souffre d'indécision chronique, mais il est maladroit, ne sait pas se servir d'une arme et a besoin de son copain Mckenna pour l'encourager. Ray Boy n'a rien non plus du voyou de banlieue. La prison l'a complètement transformé ; il a pris conscience de la gravité de son crime. Son seul objectif désormais : expier sa faute en mourant. La séquence du « suicide » par personne inter-



posée est l'un des grands moments du roman. *Gravesend* peut se lire aussi comme le portrait d'une communauté : celle des immigrés italiens de Brooklyn. Ces gens ont leurs bars favoris, leurs magasins, leurs parcs... Tout un quartier revit sous la plume de William Boyle. Ce roman évoque constamment les choses disparues et le temps enchanté de l'adolescence. Conway raconte souvent des anecdotes de sa « vie d'avant » à Mckenna. Par exemple son attirance pour Alexandra, la fille la plus populaire du Lycée. Tout semblait mieux avant. Aujourd'hui, le monde au-delà du quartier est un univers à la fois attirant et inquiétant. Ce sentiment crée de la frustration ; on reproche aux parents de ne pas avoir été différents de ce qu'ils sont eux-mêmes devenus adultes. Beaucoup de rêves inaboutis qui débouchent sur une violence désespérée. Merci à François Guérif de nous avoir fait découvrir, pour ce numéro 1000 un roman noir attachant, emblématique d'une collection d'une exceptionnelle qualité et d'un genre plus vivant que jamais.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°182 - Sept. / Oct. 2016

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58